

Les Echos

« On arrive à être publiées mais, dans les médias, on reste à la peine » : comment les écrivaines françaises de polars tentent de briser le plafond de verre

Elles sont sept Louves du polar invitées au festival Quais du polar à Lyon ce week-end. Un début de reconnaissance pour ce collectif d'écrivaines francophones fondé en 2022 pour améliorer la visibilité des plumes féminines dans un univers encore largement dominé par les hommes.

[Ajouter à mes articles](#)

[Commenter](#)

[Partager](#)

[Edition](#)

[Livres & Expositions](#)



Image issue de la série « Untitled Stories », de la photographe Camille Brasselet. (© Photo Camille Brasselet/Agence Vu)

Par [Isabelle Lesniak](#)

Publié le 2 avr. 2026 à 11:20

A elles trente, elles forment une meute structurée, soudée, et solidaire du genre féminin en général. Depuis sa création en septembre 2022, le collectif des Louves du polar

s'emploie à « développer la visibilité de toutes les autrices de polar, qu'elles fassent ou non partie du groupe ».

Mise en avant des ouvrages de femmes sur les réseaux sociaux, organisation d'une « semaine des Louves », désormais étendue à un mois complet, dans plusieurs centaines de librairies de l'Hexagone, partenariats avec de grosses enseignes comme le réseau Cultura, sensibilisation des bibliothécaires, édition de recueils de nouvelles exclusivement féminines (le prochain, autour du huis clos, paraîtra chez Belladone en 2027) : tout est bon pour faire parler des écrivaines encore globalement peu visibles par rapport à leurs confrères, alors qu'elles signent 30 % à 40 % de la production annuelle des polars francophones.

Un problème « typiquement français »

Leurs efforts commencent à payer : elles sont sept, six Françaises et une Belge, invitées ce week-end à Lyon à la 22^e édition de Quais du polar. La directrice du festival, Hélène Fischbach, a beau veiller à ce que les femmes en général soient mieux représentées dans cette grand-messe, elles ne sont que 47 sur 127 participants, à l'image d'un marché encore largement dominé par les hommes.



Johana Gustawsson, membre du collectif Les Louves du polar, autrice de « Mör », « Säng », « L'île de Yule » et « Ici ». © Photo Patrice Normand/Leextra/opale

Année après année, les mêmes noms (masculins) reviennent en tête des listes de best-sellers : Franck Thilliez, Bernard Minier, Maxime Chattam, Michel Bussi, Jean-Christophe

Grangé. Rares sont les romancières qui accèdent aux sommets, à part Fred Vargas, dont le prénom épïcène a pu initialement contribuer au succès. De loin en loin, une autrice crée la surprise en intégrant le Top 100. En 2025, ce fut l'animatrice de radio et télévision Sidonie Bonnac avec « La Fille au pair », finaliste des prix « Le Point » du polar européen et Maison de la Presse.

Les étrangères, qui bénéficient de l'écho rencontré dans leur pays d'origine, sont nettement mieux représentées, en particulier les Américaines comme Lisa Gardner, Donna Leon et désormais [le phénomène Freida McFadden](#). Avec « La Femme de ménage » et ses nombreuses déclinaisons, la mystérieuse New-Yorkaise a réussi l'exploit de placer huit titres parmi les quinze premiers du Top 50 NielsenIQ BookData/Livres Hebdo de 2025, toutes littératures confondues.

De Camilla Läckberg à Camilla Grebe en passant par Viveca Sten, les Suédoises aussi sont abonnées aux best-sellers. « Des collègues masculins me disaient que, si c'était à refaire, ils prendraient un nom de plume féminin car, ici, en Suède, les autrices de polars vendent généralement mieux », confie Johana Gustawsson, une Marseillaise installée à Stockholm après avoir passé douze ans à Londres. L'autrice de « Mör », « Säng », « L'île de Yule » et récemment « Ici » a rejoint les Louves du polar dans le but d'« éveiller les consciences » sur un problème que, forte de son expérience internationale, elle considère comme « typiquement français ».

Invisibilisées dans les médias

« On arrive à être publiées, mais, dans les médias, on reste à la peine », expose la cofondatrice du collectif Cécile Cabanac, ex-journaliste et réalisatrice passionnée de faits divers (Faites entrer l'accusé) reconvertie dans le polar. « En France, il y a un décalage important entre le nombre d'autrices publiées et celles qui accèdent à la critique ou aux rayons des libraires. Cette invisibilisation entretient le mythe de leur quasi-absence », confirme la normalienne Caroline Granier dans sa passionnante étude « A armes égales. Les femmes armées dans les romans policiers contemporains », parue aux éditions Ressouvenances.



Cécile Cabanac, cofondatrice des Louves du polar, autrice de « Des poignards dans des sourires » et « La Poussière des morts ».© Photo Patrice Normand/Leextra/opale

« J'ai pris conscience du problème il y a quelques années alors que je passais en revue les ouvrages de ma bibliothèque, raconte une autre cofondatrice des Louves, Céline

Denjean, autrefois éducatrice spécialisée à Toulouse et désormais autrice de thrillers particulièrement noirs (« Précipice », « Châtiment », « Déferlante »). Je me suis aperçue que je possède essentiellement des titres signés par des hommes alors que j'écris du polar depuis presque dix ans et que cette littérature représente 80 % de mes lectures. Je n'aurais pas dû avoir tant de mal à trouver des autrices. »

Plafond de verre

Comment remédier à cette sous-exposition ? « À l'occasion d'un salon, Eric Giacometti, journaliste et écrivain membre de la Ligue de l'imaginaire, a suggéré que nous, autrices, nous unissions sur le modèle de son collectif pour briser le plafond de verre existant dans le polar français », se souvient la Franco-Serbe Sonja Delzongle, qui a fait un bout de chemin avec le mouvement avant de redevenir la « louve solitaire » qu'elle est au plus profond d'elle-même.

J'ai souvent été interpellée sur la noirceur de mon travail, que beaucoup considéraient comme aberrante venue d'une femme.

Cécile Cabanac

Souvent qualifiée d'« étoile noire du polar français », l'autrice de « Dust », « Boréal », « Apnée » et « La Gardienne » continue néanmoins de mettre sa notoriété au service des Louves dès qu'elle en a l'occasion. « Il y a encore du boulot, reconnaît-elle. Une lectrice septuagénaire rencontrée à un salon m'avouait ne lire que des polars écrits par les hommes. Elle les jugeait plus crédibles. Malheureusement, elle est assez représentative du public en général. »

Tortures, maltraitements, sévices, agressions notamment sexuelles : du récent « La Poussière des morts » de Cécile Cabanac à « Châtiment » de Céline Denjean, certains ouvrages très trash des Louves n'ont pourtant rien à envier aux descriptions horribles de ces messieurs. Tout au plus la psychologie des personnages y est généralement plus fouillée, y compris celle des êtres maléfiques impliqués dans des intrigues diaboliques.

Des plumes acérées

Plusieurs années après, Cécile Cabanac ne s'est toujours pas remise de la sortie d'un lecteur qui s'étonnait qu'elle « puisse écrire de telles atrocités en étant mère de famille ». L'écrivaine basque note une très progressive évolution des mentalités : « En 2019, quand j'ai sorti 'Des poignards dans des sourires', j'étais souvent interpellée sur la noirceur de mon travail, que beaucoup considéraient comme aberrante venue d'une femme. J'ai longtemps pris la peine de répondre à ces remarques, aussi ahurissantes soient-elles. Heureusement, on me pose beaucoup moins ce genre de questions aujourd'hui. »

Je revendique le droit de placer en situation de commandement une femme ordinaire, pas une super-héroïne capable de faire du kung-fu en talons aiguilles tout en donnant le sein à trois mômes

Céline Denjean

« Et oui, nous aussi pouvons avoir une plume acérée, sourit Sonja Delzongle. J'aimerais faire des tests à l'aveugle sur les gens qui en doutent encore. Je défie quiconque de deviner qu'un texte de Karine Giebel a été rédigé par une femme. » L'autrice de « La Gardienne » est convaincue que « l'écriture genrée est un mythe » ne résistant pas à l'examen des textes. Les autrices sont en effet présentes dans tous les sous-genres du polar (cosy mystery, roman noir, polar social, thriller pur et dur comme thriller domestique) avec une plume propre à chacune.



Céline Denjean, cofondatrice des Louves du polar, autrice de « Précipice », « Châtiment » et « Déferlante ». © Photo Philippe Matsas/Leextra/opale

« L'écriture féminine dans le roman noir n'existe pas, souligne l'universitaire Natacha Levet citée par Caroline Granier dans 'A armes égales'. Les romans noirs écrits par des femmes ne se distinguent ni par des propriétés stylistiques ni par des thèmes spécifiques. Comme leurs homologues masculins, elles parlent de violence, de rapports de domination des plus faibles, de l'écrasement des individus par le pouvoir, les institutions et l'argent, d'une société rude et âpre. »

L'enquêtrice ménopausée de Céline Denjean

Il faut tout de même reconnaître que les romancières introduisent plus naturellement des points de vue féminins dans leur narration, bien que de plus en plus d'auteurs s'y essayent également avec plus ou moins de justesse afin d'être en phase avec l'air du temps et le lectorat. En France, 80 % des fans de thrillers et autres romans noirs restent des femmes, selon une enquête menée en mars 2025 par le site Babelio. Pas question pour les écrivaines de recourir au héros viril traditionnel, « trop souvent un flic mal rasé en blouson en cuir du 36, quai des Orfèvres, un peu alcoolisé, divorcé, père défaillant d'enfants à problème », comme le décrit de manière à peine exagérée Céline Denjean.

Dans plusieurs de ses romans, la Toulousaine met plutôt en scène un personnage aussi attachant qu'atypique : en pleine ménopause, la major Louise Caumont de la brigade de recherches de Tarbes carbure au café pour compenser des nuits gâchées par les bouffées de chaleur. « Je revendique le droit de placer en situation de commandement une femme ordinaire, pas une super-héroïne capable de faire du kung-fu en talons aiguilles tout en donnant le sein parallèlement à trois mômes. » La littérature de genre déborde en effet des redresseuses de torts « bad ass » à la Lara Croft, trop belles, intelligentes et sportives pour être crédibles.

Lire aussi :

[Notre sélection : 7 polars où les détectives sont des femmes](#)

Pour venir à bout de ces stéréotypes de genre, le polar féminin recourt à des protagonistes plus ambivalentes qui mènent leurs enquêtes malgré leurs fêlures, dans le sillage de la pionnière Lisbeth Salander... pourtant créée par un homme, Stieg Larsson, à l'origine de la saga « Millenium ». Comme la bouleversante Amaia Salazar de Dolores Redondo, sujette à d'angoissantes visions à la suite des violences maternelles.

L'étape suivante est de réussir à imposer des meurtrières aussi sadiques et perverses que les hommes. L'une des références citée par plusieurs Louves, l'Américaine Gillian Flynn, avait, il y a quinze ans, dû se justifier pour l'héroïne odieuse, égoïste et manipulatrice de son troisième roman, « Les Apparences ». Les « female villains » (méchantes sans scrupule) ne sont pas légion dans la littérature, où la violence des

femmes a longtemps été taboue. Johana Gustawsson en est convaincue : la révolution des mentalités passe aussi par les portraits de femmes psychopathes, qu'elle multiplie dans son oeuvre.

Sisters in Crime, le prédécesseur américain

Aux Etats-Unis aussi, jusque dans les années 1980, le polar était une affaire d'hommes. C'est la raison pour laquelle, en 1986, la romancière Sara Paretsky a lancé Sisters in Crime au sein de la prestigieuse association des Mystery Writers of America. Elle savait de quoi elle parlait : ses éditeurs avaient - en vain - beaucoup insisté pour que sa jeune héroïne féministe et indépendante V.I.Warshawki soit flanquée d'un partenaire mâle. Sisters in Crime a employé le même type d'actions de sensibilisation que les Louves du polar tout en distribuant des bourses aux autrices et en édictant de strictes règles d'écriture pour lutter contre l'image de la femme exploitée par les hommes.

Isabelle Lesniak